

La PNM aborde de manière critique les problèmes politiques et culturels, nationaux et internationaux. Elle se refuse à toute diabolisation et combat résolument toutes les manifestations d'antisémitisme et de racisme, ouvertes ou sournoises. La PNM se prononce pour une paix juste au Proche-Orient, basée sur le droit de l'État d'Israël à la sécurité et celui du peuple palestinien à un État.

ISSN: 0757-2395

MENSUEL ÉDITÉ PAR L'U.J.R.E.

PNM n° 368 - Septembre 2019 - 37^e année Union des Juifs pour la Résistance et l'Entraide

Le N° 6,00 €

Il y a 80 ans Hitler attaquait la Pologne

LA MARCHÉ VERS LA GUERRE

Le 1^{er} septembre 1939, Hitler attaquait la Pologne qui sera réduite et occupée en 36 jours. La France et la Grande-Bretagne déclaraient la guerre au Reich, mais ne bougeaient pas. Les Soviétiques, conformément à un protocole secret du pacte de non-agression conclu avec les Allemands, reprenaient le contrôle des régions qu'ils avaient perdues en 1920. Tout au long de l'année, Staline avait tenté d'obtenir un accord militaire avec Paris et Londres, qui se déroberent comme ils l'avaient fait en 1938 à Munich. ■

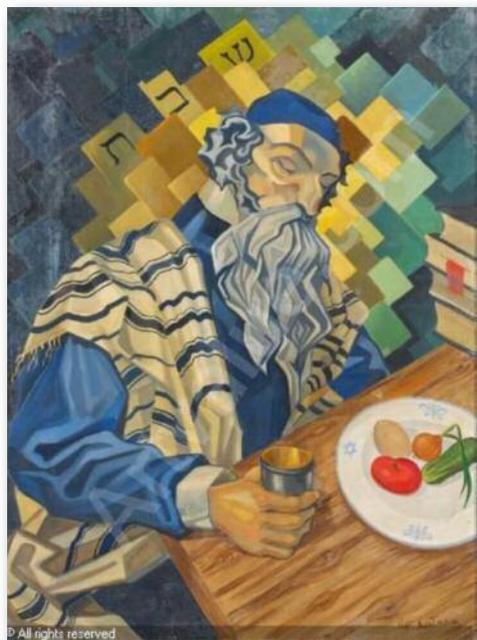
(Lire en pages 6 et 7 la première partie de l'analyse de l'historienne Annie Lacroix-Riz)



Soldats allemands à bord d'un train à destination de la Pologne.
Sur le wagon figure l'inscription : "Nous partons en Pologne pour rosser les Juifs"

* נאתאן אלטמאן טראַדיציע און אַוואַנט גאַרד

par BERNARD FREDERICK



Shabès

Nathan Isaevitch Altman est né en 1889 dans la petite ville de Vinnitsa, non loin de Berditchev, où Balzac épousa Madame Hanska un jour de 1850. Dès son plus jeune âge, il peint. Il étudie à Odessa au Collège des Arts. L'académisme ne lui sied guère. Il quitte l'école en 1907 sans avoir terminé ses études. Ses œuvres de 1908, témoignent déjà de ses recherches indépendantes comme « Vesna » (Le printemps). En 1910, le jeune artiste se rend à Paris. Il s'intègre à la « Ruche », véritable colonie internationale de l'art dans le quartier de Montparnasse. ■

* Trad. yiddish : Nathan Altman Tradition et avant-garde

(Suite en page 12).

Editorial

Plus que jamais mobilisation !

par Jacques Lewkowicz

Ce qui frappe, en cette rentrée politique, c'est l'écart grandissant entre les principaux problèmes que l'humanité doit affronter et l'incapacité qui caractérise les dirigeants de ce monde à les résoudre, et même leur acharnement à les aggraver. Nul ne peut ignorer aujourd'hui les menaces qui pèsent sur l'écosystème terrestre et l'urgence des mesures à prendre pour le préserver alors pourtant que l'administration Trump, notamment, s'obstine à nier les faits tandis que les mesures prises dans d'autres pays apparaissent bien insuffisantes. À l'origine de ceci, on trouve une logique : celle d'une allocation des richesses soumise à la recherche du profit monétaire maximum le plus immédiat au détriment de l'objectif de préservation de l'intérêt collectif de l'humanité. C'est cette logique qui a conduit Trump à enclencher une guerre commerciale dont les retombées, à ce jour difficiles à cerner, ne peuvent être que négatives par l'incertitude qu'elle engendre.

C'est cette même logique de profit qui a dicté, en France, la réforme de l'indemnisation du chômage décidée en plein cœur de l'été, pour éviter d'éventuelles mobilisations, et qui aboutit à durcir ses conditions d'obtention.

C'est toujours cette logique qui conduit le pouvoir macronien à envisager une réforme des retraites dont on trouvera l'analyse en page 4.

Par ailleurs, dans l'ensemble de l'Europe, sur la base de l'échec des projets socio-libéraux, on voit se développer des tendances xénophobes et nationalistes porteuses de projets politiques dont les normes démocratiques sont le moindre des soucis. D'autre part, les évolutions que l'on peut observer au sein du parti travailliste britannique et à gauche du parti démocrate américain ne sont certes pas des ruptures radicales avec le capitalisme. Mais elles dénotent une volonté d'expansion d'une **régulation étatique**, qui apporterait des protections au monde du travail, rompant ainsi avec le néolibéralisme à l'œuvre dans ces pays depuis plus de quarante ans.

Mais rien n'ira de soi. Le **rassemblement dans les luttes** – annoncées pour défendre le secteur de la santé et de l'action sociale (11/09) et autour de l'urgence climatique (20 et 27/09) – est la seule perspective raisonnable.

Conformément à nos valeurs, il doit nous amener à combattre plus que jamais les sources de division que sont l'antisémitisme et le racisme. ■ 15/08/2019

CARNET

FABIENNE DAIX



Mon amie Fabienne nous a quittés ce 20 août 2019, à l'âge de 73 ans. C'est par son ami Joseph (mon Jojo disparu) que je l'avais connue en 2001. Elle travaillait dans la recherche pédagogique. Partie plusieurs fois à Bénodet pour raisons de santé, elle a su apprécier et nous faire partager le charme de la Bretagne, particulièrement de Sainte-Marine. Quittant Paris, elle s'installe définitivement à Quimper où elle nous fait vite rejoindre son nouveau cercle d'amis. Bien que sachant qu'elle était affligée du « *mal de vivre* » chanté par Barbara qu'elle appréciait tant, nous l'avons toujours connue sociable, joyeuse, généreuse, cultivée, mélomane, et ce qui ne gâche rien, fidèle lectrice de la *PNM* dès que nous la lui avons fait connaître. Je suis sûre que mon Jojo se serait joint à moi pour adresser nos condoléances les plus émues à nos amis communs, Ernest et Marthe, ainsi qu'à sa famille, à ses proches et à tous ceux qui l'ont aimée. ■ Tauba Alman

ANNIVERSAIRE

DROIT ET LIBERTÉ, UN TITRE NÉ DE LA RÉSISTANCE

L'UJRE, nos lecteurs le savent, fut créée en avril 1943 par la

RACHEL BARANEK
YVONNE ROSINOSKY

Au nom de ma famille et pour elle, je tiens à faire part de la mort de mes deux cousines, survenue en ce mois d'août.

Au fil des ans, ma famille et celles de Rachel (90 ans) et d'Yvonne (82 ans), toutes deux nées Engiel, filles de Srul et de Léa (Laïtchè), s'étaient progressivement perdues de vue.

Leurs parents, mon oncle et ma tante, étaient les premiers à avoir quitté Kaluszyn (Pologne) pour venir à Paris dans les années 20. C'est sans doute la raison pour laquelle mon père est venu en France, après-guerre, pour rejoindre sa soeur. Je regrette d'avoir trop peu connu mes cousines, et adresse à leurs enfants et à leurs familles, mes plus sincères condoléances. ■ Tauba Alman

réunion de toutes les organisations clandestines de résistance composant la section juive de la MOI Zone Nord et Zone Sud.

Sa résistance, civile (sauvetage des enfants juifs) et armée (groupes de combat) s'accompagnait de la diffusion de tracts et d'une revue intitulée *Droit et Liberté* (tout un programme !). Née dans la clandestinité, la revue paraît au grand jour en 1945. Elle se présente d'abord comme le *Journal du judaïsme de France*, puis comme *Hebdomadaire de la vie juive*.

En 1949, le MNCR (*Mouvement national contre le racisme*) créé par la section juive de la MOI donne naissance au MRAP (*Mouvement contre le racisme, l'antisémitisme et pour la paix*).

Le 15 septembre, il y a de cela 70 ans, l'UJRE offrait *Droit et Liberté* au jeune mouvement.

« Nouvelle direction, nouvelle formule », ce titre se présente désormais comme l'organe du MRAP, un « grand journal d'information, d'éducation, de défense et de lutte ». ■



La nouvelle formule de Droit et Liberté

LA PRESSE NOUVELLE

Magazine Progressiste Juif fondé en 1934

Éditions :

1934-1993 : quotidienne en yiddish, *Naïe Presse* (clandestine de 1940 à 1944)

1965-1982 : hebdomadaire en français, *PNH* depuis 1982 : mensuelle en français, *PNM* éditées par l'UJRE.

N° de commission paritaire 061 9 G 89897

Directeur de la publication
Jacques LEWKOWICZ

Rédacteur en chef
Bernard Frederick

Conseil de rédaction
Claudie Bassi-Lederman, Jacques Dimet,
Jeannette Galili-Lafon, Patrick Kamenka,
Nicole Mokobodzki, Roland Wlos

Administration - Abonnements
Secrétaire de rédaction
Tauba Alman

Rédaction - Administration
14, rue de Paradis
75010 PARIS

Tel : 01 47 70 62 1 6

Fax : 01 45 23 00 96

Courriel : ujre@orange.fr

Site : <http://ujre.monsite-orange.fr>
(bulletin d'abonnement téléchargeable)

Tarif d'abonnement

France et Union Européenne :

6 mois 30 euros

1 an 60 euros

Étranger (hors U.E.) 70 euros

IMPRIMERIE DE CHABROL
5 Rue Guy Môquet ARGENTEUIL

BULLETIN D'ABONNEMENT

Je souhaite m'abonner à votre journal "pas comme les autres" magazine progressiste juif.
Je vous adresse ci-joint mes nom, adresse postale, date de naissance, mël et téléphone

PARRAINAGE
(10 € pour 3 mois)

J'OFFRE UN ABONNEMENT À :

Nom et Prénom

Adresse

Téléphone

Courriel

VIE DES ASSOCIATIONS



SOUVENIR

Retour aux sources. Notre ami, le Dr. Paul Cossé, séjourne en juin dernier dans la ville natale de sa mère, Grodno (Hrodna) [1], en Biélorussie à la frontière de la Pologne. Son grand-père, M. Rypko, bien que non-croyant, y était chantre à la Grande Synagogue... Il visite la ville, la synagogue, rencontre le rabbin Boris Kwiatkowski qui lui fournit des documents sur le ghetto de Grodno, où 29 000 juifs furent exterminés...

L'une des brochures touristiques [2] fournies par son hôtel, le *Kronon Park Hotel*, y décrit la spectaculaire Grande Synagogue du XVI^e siècle, œuvre de l'architecte et sculpteur florentin, Santi Gucci, artiste de cour des rois polonais. La synagogue où les nazis regroupèrent 3 à 4 000 juifs avant de les déporter en camps d'extermination – 30 000 juifs vivaient à

Les équipes de l'UJRE et de la LPNM seront heureuses de vous accueillir sur leur stand au VILLAGE DU LIVRE de la Fête de l'Humanité.

Notre ami Dominique VIDAL y aura le plaisir de dédicacer ses ouvrages le Samedi 14 septembre à 16 heures.

Vous pourrez y discuter avec nos équipes et vous procurer notre avant-projet de brochure "Le combat contre l'antisémitisme, une lutte nécessaire".

Cette édition en cours de relecture est provisoire, et ne sera diffusée à la

Fête de l'Humanité 2019 que pour recueillir vos avis, avant la tenue de la réunion d'adhérents de l'UJRE qui doit la valider.

Nos adhérents seront invités à cette réunion, prévue au dernier trimestre de l'année, par la voie de la *PNM*. ■



UNE CAPE D'INVISIBILITÉ ?

Grodno avant guerre, tous exterminés – fait, rappelle-t-elle, l'objet d'une demande de classement au patrimoine mondial de l'Unesco.

Mais surprise ! Une autre brochure, intitulée « Grodno » [3], surtout diffusée aux touristes, présente l'histoire de la ville et 15 photos d'églises, mais ne dit pas un mot de la synagogue, ni de la présence juive et de son extermination par les nazis...

Cela n'a donc pas existé, se demande notre lecteur ? Étonnement, que nous partageons, et dont il fait part en écrivant à l'Office du tourisme. ■ *PNM*



La Grande Synagogue de Grodno (Biélorussie)

[1] À noter que la présence juive attestée à Grodno depuis le XIV^e siècle formait 60% de la population au XIX^e siècle, et encore 42% en 1931.

[2] *Guest guide* n°2, p. 135, avril 2017, article d'Elena Vasilijeva

[3] Brochure d'I. Ivanov de 24 pages

ISRAËL : À DROITE, AVEC OU SANS NETANYAHOU ?

par Dominique Vidal *

Une situation politique paradoxale prévaut en Israël : jamais l'opinion n'a été à ce point droitisée, et pourtant jamais Benyamin Netanyahou, à peine battu le record de longévité de David Ben Gourion à la tête du gouvernement, n'aura été moins assuré de reprendre celle-ci.

Cette contradiction est apparue après les élections du 9 avril dernier, lorsque le chef du Likoud n'a pas réussi à former un gouvernement unissant, comme en 2015, les partis de droite, d'extrême droite et ultra-orthodoxes.

Avigdor Liberman a pris l'initiative de la rupture, exigeant le vote de la loi qui étend la conscription aux jeunes *haredim* (craignant Dieu), jusque-là dispensés. Le chef du parti russe *Israël Beteinou* (Israël notre maison) entendait en fait écarter les hommes en noir de la coalition. Mais il ciblait surtout Netanyahou, dont il a juré la perte.

Contraints de repartir en campagne, tous les partis en ont profité pour modifier la carte politique. En avril, en effet, trois formations n'avaient pas franchi le seuil éliminatoire des 3,25 % : • le parti nationaliste religieux *Hayamin Hahadash* (Nouvelle droite) de Naftali Bennet et Ayelet Shaked • l'ultra-nationaliste *Zehout* (Identité) de Moshé Feiglin et • *Gesher* (Pont) d'Orly Lévy-Abecassis. À gauche, le parti sioniste de gauche *Meretz* et l'une des deux listes arabes étaient arrivés juste au-dessus.

D'où de grandes manœuvres réunificatrices. La *Liste arabe* a retrouvé, non sans mal, l'unité qui lui avait permis, en 2015, d'atteindre une représentation sans précédent : 13 députés sur 120. Reste à savoir si ce rabibochage lui permettra de remobiliser l'électorat arabe, dont la participation est tombée en quatre ans de 65 % à 50 %. Mais, au lieu de s'allier avec elle, le *Meretz* a préféré conclure un pacte avec Ehoud Barak, dont on ne dira jamais assez l'écrasante responsabilité qu'il porte dans l'échec, en 2000, des négociations de paix avec les Syriens de Hafez Al-Assad comme avec les Palestiniens de Yasser Arafat – sans oublier le retrait unilatéral du Liban.

À droite, Ayelet Shaked a unifié sous sa direction les partis sionistes religieux alliés jusqu'ici au *Likoud*, mais pas les kahanistes [1] de *Otzma Yehudit* (Puissance juive), ni *Zehout* et encore moins *Noam*, lequel compare les juifs réformés, les militants de gauche et les défenseurs des droits des homosexuels aux nazis et aux kamikazes palestiniens, clamant qu'ils « veulent [tous] nous détruire [2] ». Tous ces groupes n'obtiendront vraisemblablement pas d'élus, sur lesquels Netanyahou comptait pourtant pour obtenir une majorité. *Zehout* s'est finalement retiré de la course, afin de ne pas prendre de voix au *Likoud*, en échange... d'un poste ministériel...

Figure de proue de la nouvelle coalition de Droite, Shaked s'était illustrée en 2014, durant l'agression contre Gaza, en postant sur sa page Facebook un texte qualifiant « l'ensemble du peuple palestinien (d')ennemi d'Israël » et justifiant ainsi « sa destruction, y compris ses vieillards, ses



Benny Gantz, du parti centriste *Bleu et Blanc*

femmes, ses villes et ses villages [2] ». Et, lors de la dernière campagne électorale, elle a posé à côté d'un flacon de parfum arborant la marque « Fascisme »... Si Shaked et ses alliés assurent travailler à la reconduction de Benyamin Netanyahou au poste de Premier ministre pour un cinquième mandat, l'intéressé n'en semble pas complètement convaincu. Nombre d'observateurs pronostiquent que la Droite prendra plus de voix au *Likoud* qu'aux *Bleus blancs* de Benny Gantz et de Yair Lapid. Certains estiment même qu'elle ambitionne, comme Liberman, d'en finir un jour avec l'ancien chef de gouvernement. Cette incertitude inquiète suffisamment Netanyahou pour que celui-ci ait exigé des candidats du *Likoud* une promesse d'allégeance à sa personne – il s'agit à la fois de sauver son poste de Premier ministre et de lui éviter la prison pour faits de corruption.

Mais celui qui reste l'homme fort de la droite israélienne n'a pas abattu toutes ses cartes. Si Ayelet Shaked ajoutait son chantage à celui d'Avigdor Liberman, il pourrait – outre de possibles débauchages individuels – proposer aux *Bleus Blancs* de former avec le *Likoud* un gouvernement d'union nationale. Liberman y pense aussi, mais pour se débarrasser de lui. Les précédents de « grande coalition » ne manquent pas dans l'histoire politique israélienne. Et l'attrait du pouvoir pourrait tenter Gantz et Lapid, qui diffèrent de la droite sur le comment, mais peu sur le quoi.

L'essentiel est ailleurs : **l'électorat ne se voit donc pas proposer d'alternative, ni intérieure ni extérieure [4], et du coup il s'est progressivement et profondément droitisé.** Exceptés la *Liste arabe unie* et le *Meretz*, un puissant consensus nationaliste unit les partis israéliens et le gros de leurs électeurs.

À preuve l'évolution de la position des sondés sur la question de l'annexion de la Cisjordanie.



Le Premier ministre israélien, Benjamin Netanyahou et sa ministre de la Justice Ayelet Shaked en décembre 2016

En 2016, 70% s'y opposaient encore [5]. En 2019, ils ne sont plus que 28% [6] ! Il faut dire qu'entre-temps, la loi du 6 février 2017, puis les décisions de Donald Trump sur Jérusalem et sur le Golan ont matérialisé cette perspective, que Netanyahou a actualisée en se prononçant en avril, pour la première fois, en faveur de l'annexion des colonies – position réitérée en août, après l'assassinat d'un jeune colon en Cisjordanie. En revanche, selon le même sondage, le pourcentage des partisans de la solution à deux États est tombé de 53 % à 34 %.

Autre symptôme : la montée du racisme.

Une enquête réalisée en mars 2018 [7] montre qu'il cible les Arabes (76 %) et les demandeurs d'asile (75 %), les Éthiopiens (72 %), les ultra-orthodoxes et les LGBT (65 %). Seuls 43 % estiment qu'il vise aussi les Juifs orientaux, 39 % les femmes (sous forme de misogynie), 39 % les Russes et 22 % les Juifs ashkénazes. Un sondé sur quatre affirme avoir été lui-même victime du racisme. Enfin plus de 90 % des répondants pensent que les autorités ne font pas grand-chose (46 %) ou rien (45 %) pour éradiquer le racisme en Israël. Et 71 % jugent même que les politiciens et les leaders religieux radicalisent les discours racistes.



Le député du *Hadash*, Ayman Odeh, président de la *Liste unifiée*, et le Secrétaire général du *Parti communiste d'Israël*, Adel Amer, pendant un meeting à Haïfa

Que Netanyahou arrache un nouveau mandat ou qu'il soit remplacé par un nouveau – une nouvelle ? – leader nationaliste, il faut l'admettre : la radicalisation qu'il a mise en œuvre depuis 2015 – officialisation de l'apartheid, cap sur l'annexion, lois liberticides, alliances avec les populistes européens, même antisémites – dispose d'une base électorale solide. On saura le 17 septembre jusqu'à quel point. ■ 30/08/2019

* Dominique Vidal est journaliste et historien, auteur de *Antisionisme = antisémitisme ? Réponse à Emmanuel Macron*, Libertalia, Montreuil-sous-Bois, 2018, 136 p., 8 €.

[1] Fondateur de la *Ligue de défense juive* aux États-Unis, Meir Kahane a créé en Israël le parti *Kach*, qui a été interdit par la *Knesset* en 1984, six ans avant son assassinat. La Cour suprême a finalement interdit à ses héritiers de se présenter. Pour sa part, Netanyahou a pactisé avec eux afin de tenter d'écarter la *Liste arabe* du scrutin.

[2] Site du *Times of Israel*, 14 août 2019.

[3] On peut trouver cette page originale en hébreu à : <https://archive.is/zWrrG>

[4] Voir Dominique Vidal, *Israël, l'original et la copie* in *Presse Nouvelle Magazine* n° 366 de mai 2019. Benny Gantz n'a pas amélioré ses performances alternatives en promettant, à la prochaine guerre, d'« écraser » la bande de Gaza (*Haaretz*, 7 août 2019).

[5] *i24News.tv/fr*, 31 décembre 2016.

[6] *Haaretz*, 25 mars 2019.

[7] Press Release, *Israel institutionalizes Racism, Coalition against racism in Israel*, 18 mars 2019.

RÉFORME OU SACCAGE DES RETRAITES ?

par JACQUES LEWKOWICZ

Pour bien comprendre ce qu'implique le projet gouvernemental de réforme des retraites, il faut d'abord rappeler les principes qui gouvernent le régime actuel des retraites depuis 1946. L'élément essentiel est celui de la **solidarité intergénérationnelle**. C'est-à-dire que ce sont les générations actuellement en activité qui, par prélèvement sur les richesses créées par leur travail, assurent le financement des

• l'âge de départ en retraite et la durée de cotisation qui en résulte • le niveau des pensions • et les ressources provenant des cotisations. La réforme actuellement envisagée consiste non plus à agir sur ces paramètres mais à reconsidérer totalement l'architecture du système. Il s'agit d'une réforme non plus paramétrique mais systémique.

L'idée principale est de fusionner tous les régimes de retraite actuelle-

de sorte que si le nombre global de retraités s'accroît plus rapidement que le PIB, la valeur des points accumulés traduite en euros de pensions doit diminuer !

De plus, un second paramètre de calcul intervient : la durée de vie moyenne des salariés. Si elle augmente et que les autres données restent stables (nombre de pensionnés et PIB), le niveau des pensions doit diminuer. Mais il est entendu que chaque salarié, informé de la durée de vie moyenne et du niveau de ses points accumulés, reste libre de choisir le moment de sa prise de retraite, le montant de la pension étant d'autant plus élevé que cette prise de retraite est plus tardive.

Dans ces conditions, on voit bien que le changement majeur consiste à passer d'un système à **prestations définies** à un système à **cotisations définies**, le patronat désirant plafonner à 14 % la part des richesses créées qui sera consacrée aux retraites.

Par ailleurs, le patronat souhaite fusionner les retraites des cadres et celles des autres salariés du privé. Il vise par là à faire travailler les cadres en les rémunérant comme des

employés et à faire travailler les employés comme des précaires. Globalement, l'ensemble de ces mesures constitue une porte ouverte vers un système de capitalisation où ce seraient les revenus, nécessairement instables, des placements financiers réalisés grâce aux versements des salariés qui constitueraient les pensions.

Ces plans gouvernementaux, marqués par une absence totale d'élaboration démocratique, peuvent être contrecarrés car d'autres solutions existent pour assurer la pérennité des retraites.

S'il faut augmenter les ressources pour les retraites, celles-ci doivent être d'abord prélevées sur les revenus financiers. De plus, ces ressources trouvant leur origine dans le travail, les cotisations doivent être modulées, les entreprises créant le plus d'emplois devant être celles à qui seraient imposés les plus faibles taux de cotisation, ceci en liaison avec les crédits bancaires dont les conditions les plus favorables seraient réservées à ces mêmes entreprises. Rappelons que 100 000 chômeurs en moins représentent 0,8 milliards de cotisations nouvelles pour les retraites.

En tout état de cause, toutes ces données doivent sortir du cadre technocratique et faire l'objet d'un débat public à grande échelle sur la base duquel la mobilisation populaire pourrait faire émerger un rapport de forces nouveau pour ceux qui vivent de leur travail. ■

[1] **Produit intérieur brut** : ensemble des richesses créées par un pays au cours d'une année donnée.



Agnès Buzyn, Édouard Philippe et Jean-Paul Delevoye, le 18 juillet 2019.

retraites de ceux qui étaient, auparavant, en activité. Ainsi, ce système par répartition est, en quelque sorte, directement branché sur la croissance réelle, les cotisations prélevées dans l'année étant immédiatement reversées aux retraités. Ces cotisations ne sont donc pas prélevées à fonds perdus, contrairement à ce qu'une certaine propagande tente de faire croire.

Elles sont, au contraire, le plus souvent, consommées et sont, ainsi, des débouchés pour les entreprises incitant celles-ci à réaliser des investissements productifs créateurs d'emplois. Emplois qui à leur tour vont permettre la collecte de nouvelles cotisations. Ce système, issu du programme du Conseil National de la Résistance, devait, à l'origine, procurer aux retraités un revenu décent, le niveau visé étant celui dont bénéficient les fonctionnaires (75 % du dernier salaire), niveau jamais atteint. Toutes les réformes menées depuis 1987 (date à laquelle les retraites cessent d'être indexées sur les salaires) ont porté sur les « paramètres » (autrement dit : les données fixes) du financement des retraites, à savoir :

ment existants et d'instaurer pour chaque salarié un compte « notionnel », autrement dit virtuel, au sens où ce compte ne déterminerait pas un niveau de pension mais un niveau de points acquis par la collecte des cotisations. En effet, le niveau des pensions est globalement limité par un pourcentage fixe du PIB [1] (14 % dans le cas du projet gouvernemental),



Dessin de Babouze sur le site du SNJ-CGT

DES POÈTES JUIFS DE LANGUE ALLEMANDE TÉMOINS D'UNE CAPITALE DISPARUE, CZERNOWITZ

par FRANÇOIS MATHIEU

Tchernivtsi (en ukrainien), Tchernovtsy ou Tchernowitz (en russe), Czerniowce (en polonais), Cernăuți (en roumain), Czernowitz (en allemand et en français), autant de variantes toponymiques pour une ville aujourd'hui ukrainienne, ancienne capitale de la Bucovine. L'écrivain israélien Aharon Appelfeld (1932-2018), originaire de Jadova près de celle-ci, écrit un jour : « *On peut sans trop se tromper* » dire « *que Czernowitz était une ville au croisement de l'Europe occidentale et orientale, et que plusieurs générations d'habitants y ont subi l'influence de ces deux univers. Ce n'est pas trop se tromper non plus que d'ajouter que Czernowitz fut une ville d'innombrables minorités qui, jusqu'à la Première Guerre mondiale, vécurent dans une certaine harmonie. On ne se trompera pas davantage si l'on souligne que la passion de l'enseignement et de la culture y a nourri de nombreux lycées et même une université. [...] Historiquement, les Juifs furent la levure qui permit la fermentation culturelle de cette ville* [1] ».



1908 - La Conférence de Czernowitz proclame le yiddish langue nationale du peuple juif. De gauche à droite Avrom Reyzen, Yitskhok Leybush Peretz, Sholem Asch, Khayim Zhitlovski, Hersh Dovid Nomborg.

Véritable tour de Babel de plus de cent trente mille habitants, six langues y coexistaient, l'allemand, l'ukrainien, le roumain, le polonais, le yiddish, l'hébreu. Mais l'une pourtant, l'allemand de Vienne, la capitale de l'empire austro-hongrois, dominait en tant que langue de culture dans laquelle, dans la première partie du XXe siècle, se sont exprimés des poètes juifs majeurs, faisant de Czernowitz une « *capitale de la littérature allemande* ».

Située à mi-chemin entre Kiev et Bucarest, Cracovie et Odessa, dans une région de collines forestières, de hêtres – origine du nom de la région, *Buchenland* = pays des hêtres, le mot allemand « *Buche* », « *buk* » en slave, signifiant « *hêtre* », d'où Bucovine –, Czernowitz apparaît dans l'histoire au début du XVe siècle, et ce dans un traité de commerce fixant les prix des marchandises transitant par un gué, origine de la modeste agglomération détruite par un incendie moins d'un siècle plus tard. Czernowitz ne renaît que dans le quatrième quart du XVIIIe siècle. Dans le chaos de la sixième guerre russo-turque (1768-1774), les troupes autrichiennes occupent la Bucovine, avant d'en faire une partie de la Galicie, puis, à partir de 1849, un duché autonome de l'empire habsbourgeois. Dans ce contexte, Czernowitz est promue capitale régionale, jusqu'à ce que le traité de Saint-Germain de 1919, qui consacre la dislocation de

l'Autriche-Hongrie, mette fin brutalement aux belles années de la cité en attribuant la Bucovine au royaume de Roumanie jusqu'à l'annexion soviétique en 1940.

Pour les Juifs de Bucovine qui avaient connu jusqu'alors une période de calme prospérité, tout avait changé au lendemain de la Première Guerre mondiale avec l'administration roumaine. La seule langue officielle était le roumain. Un tiers de la population juive avait perdu la nationalité roumaine et était privé de ses droits civiques.

En juin 1941, suite à l'annexion soviétique, 5 000 personnes sont déportées en Sibérie, dont 3 500 Juifs. Le mois suivant, les troupes roumaines suivies des troupes allemandes occupent la ville. En six semaines, 3 000 Juifs sont exécutés sur les rives du Pruth. Le 11 octobre, l'administration roumaine décrète la création du ghetto de Czernowitz, où vont s'entasser 50 000 habitants de la ville et des environs. L'évacuation et la déportation en Transnistrie commencent aussitôt, suivis de la « *Shoah par balles* » [2]. Les 15 000 Juifs épargnés ne subsisteront qu'en se cachant ou effectuant des travaux forcés. La ville sera libérée par l'Armée rouge. Seuls 8 000 Juifs de Czernowitz auront survécu, qui, en grande partie, choisirent alors l'exil en Palestine, aux États-Unis, au Canada, en Australie et, pour quelques rares d'entre eux, en Allemagne ou en Autriche.

Un monde englouti

Lorsque, en 1988, un historien œuvrant pour le « *Neue Zürcher Zeitung* » [Nouveau journal de Zurich], Karl Schlögel, partit enquêter sur la « *florissante* » cité, il ne trouva personne qui pût lui parler du passé de la ville. Il ne trouva aucune trace des nombreuses ethnies, langues, religions, cultures, qui avaient fait la particularité de la ville ou de la région. Czernowitz était devenue un « *monde englouti* », pour reprendre le mot de la poétesse juive, Rose Ausländer. Heureusement, de leurs nouveaux pays en exil, des poètes juifs de langue allemande nés et ayant vécu à Czernowitz, firent entendre leur voix et perpétuèrent le souvenir de leur terre natale en Allemagne, en Autriche, en Roumanie, en Israël, aux États-Unis. C'est par eux que Czernowitz continue à vivre dans la mémoire universelle.

Leurs noms : **Rose Ausländer, Klara Blum, Paul Celan, David Goldfeld, Alfred Gong, Alfred Kittner, Alfred Margul Sperber, Selma Meerbaum-Eisinger, Moses Rosenkranz, Ilana Shmueli, Immanuel Weissglas, Manfred Winkler,**

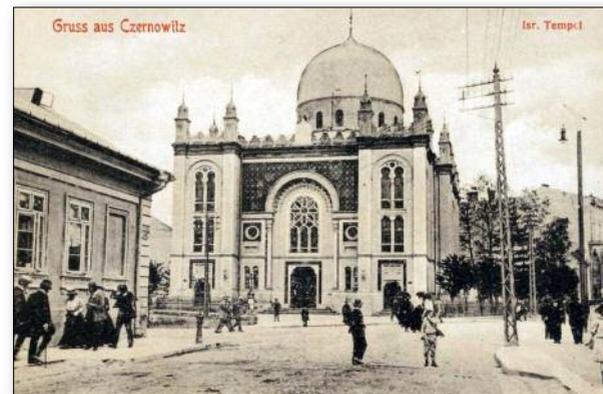


La place du marché en juillet 1912

que nous avons réunis en 2008 dans une anthologie [3] de cent trente poèmes, poèmes révélateurs d'une grande richesse tant de la forme que du contenu.

Ils témoignent

Dans la préface, nous les évoquons ainsi : « *Vingt-six ans séparent le plus âgé des douze poètes ici présentés de la plus jeune, l'espace temporel d'une génération. Les premiers ont vécu leur enfance et leur jeunesse dans la "petite Vienne", comme Karl Emil Franzos avait surnommé Czernowitz. Tous ont vécu l'occupation germano-roumaine soit en se cachant dans la ville, soit en vivant à Bucarest, soit déportés en Transnistrie ou dans des camps de travail. Deux d'entre eux n'y ont pas survécu* [4]. Certains avaient commencé à écrire avant la guerre et continué à le faire pendant celle-ci. Mais c'est surtout après le retour de la paix que la majorité d'entre eux put écrire et témoigner, chacun à l'endroit où il décida de vivre. Chacun avec ses différences, ses choix littéraires, son art poétique personnel. Les uns, Alfred Margul Sperber et Alfred Kittner, passant de l'expressionnisme de leur jeunesse à une facture postromantique. D'autres, tels Moses Rosenkranz, cultivant un certain classicisme ; Rose Ausländer, rapportant en Europe le rythme libre de la nouvelle poésie anglo-saxonne ; Paul Celan, relevant le défi de Theodor W. Adorno, « *Écrire un poème après Auschwitz est barbare* ». » Et Ilana Shmueli retranchant le poème dans une économie extrême du mot. »



La grande synagogue de Czernowitz au début du XXe siècle

Rose Ausländer a ainsi résumé dans ces lignes emblématiques ce qui les a tous tragiquement animés : « *Et pendant que nous attendions la mort, certains d'entre nous habitaient dans la chimère des mots – notre foyer traumatique d'apatrides. Écrire c'était vivre, survivre.* » ■

[1] Aharon Appelfeld, « *Au cœur du yiddishland. Czernowitz, la Jérusalem de Bucovine* », article paru dans *Ha'aretz*, Tel-Aviv, le 18.06.2008, repris par le *Courrier international*, le 19.06.2019.

[2] Voir Père Patrick Desbois, *Porteur de mémoires. Sur la trace de la Shoah par balles*, Éd. Michel Lafon, Paris 2007 ; *Champs histoire*, Éd. Flammarion, Paris 2009, et *PNM* n° 247 de juin 2007 (entretien avec le Père Desbois).

[3] *Poèmes de Czernowitz. Douze poètes juifs de langue allemande*, traduits de l'allemand et présentés par François Mathieu, Éd. Laurence Teper, coll. *Bruits Paris 2008 du temps* (épuisé). (NDLR réédition souhaitée).

[4] Selma Meerbaum-Eisinger morte du typhus dans le camp de Michailovka en décembre 1942, et David Goldberg, mort de tuberculose dans le ghetto la même année.

HISTOIRE

Pour l'opinion française, l'infâme Staline commit, le 23 août 1939, le forfait du « pacte germano-soviétique » après avoir, entre autres, décidé une famine génocidaire contre l'Ukraine (1933), « décapité » son État-major en vue d'éliminer son rival Toukhatchevski, seul artisan d'une armée rouge puissante (1937), et lancé une vague d'iniques « grands procès » visant à faire régner une « Terreur » à plusieurs millions de morts. Par cette « alliance avec l'Allemagne nazie », il fixa la date du *Blitzkrieg* : après avoir mitonné avec Ribbentrop, via son commissaire aux Affaires étran-



Premier jour de guerre

gères Molotov, l'agression et le dépècement de la Pologne martyre et l'avoir envahie le 17 septembre 1939, il gava le Reich de matériaux stratégiques, lui permettant de se jeter sur l'Ouest en avril-mai 1940.

Le pacte germano-soviétique d'Yves Santamaria [1] évacue « l'« antifascisme » stalinien » pour dissenter sur « le choc de deux volontés expansionnistes » et « le mystère du rapprochement des États totalitaires [qui] garde toute sa charge réulsive pour les consciences démocratiques ».



Immeuble 24 de la rue Nalewki, dans le quartier juif de Varsovie, après les bombardements allemands de 1939

Ce manuel de propagande, sans la moindre référence d'archive, guide l'historiographie dominante française. Même Sabine Dullin, après avoir consulté les fonds d'archives soviétiques, stigmatise l'instrumentalisation par Staline de la terreur de la guerre éprouvée par le peuple russe :

ce pur cynique aurait sacrifié à sa germanophilie, partagée avec l'inculte Molotov, la « sécurité collective » édifiée par l'honnête et compétent Litvinov [1]. La réalité, révélée de longue date par les sources diplomatiques publiées, n'a rien à voir avec cet indéboulonnable thème qui alimente la croisade antisoviétique.

Les avances soviétiques de 1932 à Munich

La guerre, précipitée par la Crise, menaçait sur deux fronts la Russie soviétique, assiégée dès sa naissance par toutes les puissances impérialistes (États-Unis inclus) et par certains de leurs obligés, dont la Pologne : à l'Ouest, l'agression allemande ne faisait aucun doute ; à l'Est, où les Apaiseurs occidentaux laissèrent Tokyo attaquer la Mandchourie en 1931, puis la Chine entière en 1937, le péril demeura mortel jusqu'aux démonstrations de la supériorité militaire soviétique de 1938-1939 [2]. L'URSS avait d'emblée cherché à renouer l'« alliance de revers » franco-russo-anglaise de 1914 qui avait contraint la *Reichswehr* à diviser ses forces. Staline ne changea rien à cette ligne, qu'Herriot avait semblé partager en reconnaissant les Soviétiques en octobre 1924, et dont Litvinov, nommé aux Affaires étrangères en juillet 1930, fut le porteur. Les élites économiques, politiques et militaires françaises (et anglaises) s'étaient mises à discréditer cette alliance, par haine du bolchevisme et en raison d'intérêts économiques de plus en plus germano-centriques.

Elles inventèrent après l'accord de Rapallo (1922) puis le traité de Berlin (1926) une « collaboration militaire germano-soviétique » visant à anéantir la Pologne prétendue grande alliée de la France qui la stimulait sans répit contre Moscou, ce qui ne nécessitait guère d'efforts, il est vrai. Ce serpent de mer de la jonction des hordes « asiatiques » (soviétiques) et allemandes ne fit qu'entretenir l'antisoviétisme, alors que cheminait la « réconciliation » franco-allemande. Même les décideurs les plus obsessionnellement antisoviétiques concédèrent, à partir de 1931, qu'il n'y avait jamais eu d'alliance militaire germano-soviétique.

L'imminence de l'avènement des

I. PARIS, LONDRES ET LE PACTE DE NON-

hitlériens incita la *Krasnaïa Gazeta*, « principal organe de l'Armée rouge », à avouer publiquement les alarmes soviétiques : Londres et Paris comprirent son article du 3 août 1932, sur « la puissance militaire de l'Allemagne » clandestinement réarmée, comme un tournant soviétique en faveur du *statu quo* de Versailles. Cet appel trouva écho en France, non dans le « pacte de non-agression » Herriot-Dovgalevsky (ambassadeur d'URSS à Paris) du 29 novembre 1932 resté lettre morte, mais quand le ministre des Affaires étrangères Paul-Boncour nomma ambassadeur à Moscou un partisan de l'alliance, Charles Alphan, en juin 1933. Et surtout quand Alphan reçut l'appui du successeur de Paul-Boncour dans le cabinet Doumergue de février 1934, Louis Barthou, homme de droite qu'inquiétaient les plans du Reich, funestes à ses voisins. Moscou trouva en lui le dernier ministre « occidental » partisan de l'alliance de revers. Barthou, isolé parmi les Apaiseurs (dont le ministre de la Guerre Pétain) dans son effort pour ramener les parias soviétiques, militairement indispensables, dans le concert des nations menacées par la revanche allemande, ne gêna pas longtemps : Berlin planifia son assassinat, à Marseille, le 9 octobre 1934, avec la complicité du ministre des Colonies Laval [3], qu'on mit à sa place avec le soutien du capital financier, déchaîné contre Barthou. L'URSS ne trouva plus de soutien dans sa quête de « sécurité collective » contre les agresseurs. À Alphan, parti en novembre 1936, succéda un intime de Georges Bonnet, Coulondre, aussi insolent et haineux envers Moscou qu'obséquieux avec Berlin où il fut nommé en novembre 1938, après Munich.

Pourquoi le pacte franco-soviétique du 2 mai 1935 avait été un néant

Le pacte franco-soviétique du 2 mai 1935 avait été d'emblée un néant. Le Quai d'Orsay d'Alexis Léger [4], son secrétaire général et chef des ricaneurs, et Laval, escortés de l'état-major des armées, en firent « un chef-d'œuvre du galimatias » (Jean-Baptiste Duroselle) : ils lièrent

AVERTISSEMENT

DE L'AUTEURE AUX LECTEURS

Nombre d'affirmations du présent texte peuvent sembler aventurées. Elles ont toutes pour fondement des sources originales (françaises, allemandes, soviétiques, anglaises et américaines), citées dans les notes infra-paginales des ouvrages suivants :

- Michael Jabara Carley, *1939, The alliance that never was and the coming of World War 2*, Chicago, Ivan R. Dee, 1999, traduction, 2001

- Geoffrey Roberts, *The unholy alliance : Stalin's pact with Hitler*, Londres, Tauris, 1989 ; *The Soviet Union and the origins of the Second World War. Russo-German relations and the road to war, 1933-1941*, New York, Saint Martin's Press, 1995 ; *Stalin's Wars : From World War to Cold War, 1939-1953*, New Haven & London : Yale University Press, 2006, traduction, *Les guerres de Staline*, Paris, Delga, 2014.

- Jonathan Haslam, *The Soviet Union and the Threat from the East, 1933-1941 : Moscow, Tokyo and the Prelude to the Pacific War*, Londres, Macmillan, 1992

- Annie Lacroix-Riz, *Le choix de la défaite : les élites françaises dans les années trente et De Munich à Vichy, l'assassinat de la 3^e République, 1938-1940*, Paris, Armand Colin, respectivement 2010 et 2008.



Les Polonais participent au dépeçage de la Tchécoslovaquie en occupant Zaolzie (région de Český Těšín)

notamment la définition de l'agresseur à son agrément par la SDN – c'est à dire par les Apaiseurs britanniques qui abhorraient cet accord. Paris, maître de Prague et de sa politique extérieure, mina le pacte

AGRESSION GERMANO-SOVIÉTIQUE - 1932-1939

par ANNIE LACROIX-RIZ *



Edouard Daladier discute avec Adolf Hitler

tchéco-soviétique du 16 mai, ligoté au précédent par Léger.

Le Kremlin perdit plus de quatre ans à solliciter, en vain, l'accord militaire que Laval avait ce jour-là, à Moscou même, promis à Staline.

Les campagnes de la presse du grand capital contre la ratification, acquise en février-mars 1936 seulement, après la chute de Laval, achevèrent d'ériger le « pacte » en chiffon de papier. Ce que confirma la bénédiction donnée par les créanciers « occidentaux » du Reich à son réarmement, affaire bancaire la plus rémunératrice avant et depuis Hitler. Balayant Versailles, leur complicité éclata dans le quitus de fait donné au réarmement allemand officiel (11 juin 1935). Londres récidiva une semaine plus tard par l'accord naval anglo-allemand autorisant la reconstitution de la *Kriegsmarine*, chargée de transformer la Baltique en base d'assaut contre l'URSS.

Suivit la Guerre d'Espagne, assaut germano-italien maquillé en « guerre civile », qui multiplia les rebuffades contre les Soviétiques, seuls à défendre la République assiégée, les fonds allemands en font foi [5]. « L'Occident » forgea la « non-intervention », et son « Comité » fut casé à Londres pour être paralysé comme le président du Conseil Blum et François-Poncet, ambassadeur (du Comité des Forges) l'avaient immédiatement proposé aux dirigeants allemands. Le Reich put donc tester ses armements « en temps réel » et améliorer ses chars et son aviation, après s'être heurté à la supériorité française ou soviétique initiale en ces deux domaines, de l'aveu même du général von Reichenau. Ce spécialiste des blindés et futur chef de la guerre à l'Est se félicita en

1938 des absurdes bontés des vainqueurs de 1918 qui, en accordant à l'Allemagne cette expérience inédite « sur le terrain », lui avaient livré leurs « lignes stratégiques vitales » en Méditerranée et préparé leur défaite prochaine [6].

L'URSS, multipliant les prévenances et les voyages à Genève, siège de la SDN, fut en permanence bafouée, à propos tant de l'Espagne que de l'alliance militaire. Impossible d'imputer ce veto à sa crise militaire de juin 1937 et à l'horreur qui aurait saisi les hauts militaires français et tout l'Occident « démocratique » devant l'épuration consécutive « décapitant » l'Armée rouge :

1° Paris sabotait l'alliance depuis plus de deux ans, dans le consensus entre chefs militaires – fulminant contre d'anciens laveurs de vaisselle – et dirigeants civils ;

2° le Deuxième Bureau, le Quai d'Orsay et leurs homologues étrangers savaient depuis 1936 que, sous la houlette du maréchal Toukhatchevski, sept généraux de l'Armée rouge occidentale discutaient avec le haut commandement de la *Wehrmacht* d'un renversement du régime soviétique en échange d'une cession de l'Ukraine au Reich. Frappant Moscou au cœur, le coup menaçait autant la France, ce qui ne dissuada pas ses décideurs de stigmatiser le criminel Staline ;

3° Palasse, attaché militaire à Moscou depuis l'automne 1937, mystérieusement maintenu jusqu'au printemps 1940 (pour la fiabilité de ses informations ?), démentit par le menu la propagande qui « dindonnait l'opinion publique », formule du 15 septembre 1938 d'un adjoint de Gamelin déclarant inévitables, en cas d'abandon de Prague, « la défaite, le démembrement et la vassalisation de ce qui subsistera[it] du territoire national [français] comme État en apparence indépendant ». Palasse décrivait à flots continus une Armée rouge sans cesse renforcée, aviation en tête, l'association étroite de la population, jeunesse comprise, à l'effort de défense, et les progrès fulgurants de l'économie de guerre. Il certifia, dès 1938, que l'ennemi qui violerait les frontières russes serait défait.

De 1933 à la signature du pacte, diplomates et attachés militaires français et britanniques en poste à Moscou serinèrent que l'alternative était simple : soit l'URSS parvien-



draît à ranimer la Triple Entente, alliance défensive automatique qu'elle assumerait pleinement, soit elle serait contrainte à un compromis avec Berlin pour disposer d'un délai supplémentaire dans l'effort de défense. Ils reprirent ce refrain à chaque étape des avanies subies depuis juin 1937. En vain.

L'*Anschluss*, décidé par l'accord secret austro-allemand de mars 1926, qui avait été aussitôt connu des vainqueurs de 1918, eut lieu en mars 1938 dans leur complète indifférence. Le 29 novembre 1937 (sans erreur de date) à Londres, Français et Britanniques étaient convenus d'agréer cette formalité de même que l'abandon de la Tchécoslovaquie : c'était l'inéluctable étape suivant l'*Anschluss*, motif de son interdiction par les traités de Versailles et de Saint-Germain.

En juin 1938, Litvinov les mit une fois de plus en garde à Genève : « L'URSS demeurait encore attachée à la politique de sécurité collective, malgré les déceptions qu'elle y avait trouvées. Mais si, après le Mandchoukuo, l'Abyssinie [la guerre italienne contre l'Éthiopie], la Chine et l'Autriche, les Puissances occidentales devaient encore permettre l'étranglement de la Tchécoslovaquie, le gouvernement soviétique romprait la politique collective et se rapprocherait de l'Allemagne à laquelle il laisserait les mains libres en Europe. » Après des mois de harcèlement contre Prague, Hitler, Mussolini, Daladier et Chamberlain se réunirent pour l'exécuter dans la nuit du 29 au 30 septembre à Munich, en l'absence des Soviétiques et des Tchécoslovaques. L'événement convainquit « la Cassandre moscovite » que ses interlocuteurs resteraient sourds à « la nécessité pour les puissances pacifiques [...] de s'organiser pour "barrer la route aux agresseurs" » (Daniel Lévi, attaché à Moscou, 5 avril 1938). ■■■

(À suivre)

NOTES

* Annie Lacroix-Riz est professeur émérite d'histoire contemporaine à l'Université Paris 7.

[1] Santamaria, 1939, *le Pacte germano-soviétique*, Bruxelles, Éditions Complexe, 1998; Dullin, *Des hommes d'influences. Les ambassadeurs de Staline en Europe 1930-1939*, Paris, Payot, 2001, *passim*, dont p. 279-321.

[2] Victoires soviétiques du Lac Hassan (juin-août 1938) puis de Khalkhin Gol (mai-septembre 1939). Jonathan Haslam, *The Soviet Union and the Threat from the East, 1933-1941: Moscow, Tokyo and the Prelude to the Pacific War*, Londres, Macmillan, 1992; Roberts, *Stalin's Wars*.

[3] Les archives militaires, diplomatiques et policières françaises et surtout les archives allemandes sont formelles sur ce point : voir *Le choix de la défaite*, p. 205-209, et notes infra-paginales.

[4] NDLR Le diplomate Marie-René Auguste Alexis Leger, alias Saint-John Perse, fut par ailleurs poète, écrivain et lauréat du prix Nobel de littérature en 1960.

[5] *Documents on German Foreign Policy, Series D (1937-1945)*, vol. III, *Germany and the Spanish Civil War, 1936-1939*, Washington, 1950.

[6] « Pourquoi nous avons aidé Franco », sans date, après l'*Anschluss* du 12 mars 1938, F7, 14722, AN. Cité in *Le choix de la défaite*, p. 369-372.

DISPARITION

JUDITH KERR, L'AUTEURE DE QUAND HITLER S'EMPARA DU LAPIN ROSE, VIENT DE S'ÉTEINDRE

par FRANÇOIS MATHIEU

Le 22 mai dernier, une grande voix de la littérature pour l'enfance et la jeunesse s'est éteinte à Londres. Judith Kerr allait avoir quatre-vingt-seize ans.

Elle avait signé en 1971 un récit autobiographique, pionnier, devenu très vite un classique de la littérature pour les jeunes lecteurs dans un paysage éditorial où le silence sur l'exil des opposants au régime nazi était jusqu'alors de mise, *Quand Hitler s'empara du lapin rose* [1]. Et, illustratrice et narratrice de nombreux ouvrages pour les plus jeunes, dont, paru en 1968, un premier classique, *Le Tigre qui s'invita pour le thé* [2], puis les dix-sept albums qui ont pour héroïne Mog, une chatte distraite et têtue.

Que savaient, dans les années 1970, les jeunes lecteurs de la tragédie que venait de vivre l'Europe ?

La majorité des récits qui leur étaient destinés évoquaient avec compassion le malheur de leurs parents fuyant les bombardements dans des villes en ruines, une difficile reconstruction, mais rien n'était dit des souffrances des victimes de l'hitlérisme, notamment juives.



En écrivant ce récit, complété ensuite par deux autres récits, dont *Ici Londres* [3], l'intention de Judith Kerr traitant de l'exil dans sa propre enfance avait été d'évoquer ses parents afin que ses propres enfants ne les oublient pas. Elle était née dans une famille juive berlinoise, d'une mère pianiste et d'un père célèbre critique de théâtre qui, dans ses commentaires radiophoniques de la fin de la République de Weimar, n'avait cessé de dénoncer le Parti national-socialiste des travailleurs allemands (NSDAP).

Le 10 mai 1933, les nazis brûlent ses œuvres dans le cadre de l'« action contre l'esprit non allemand ».

Le 13 mai, la Fédération allemande du commerce du livre inscrit son nom sur la liste des auteurs considérés comme

« nuisibles à la réputation allemande ». En août, en vertu de la « loi sur la révocation des naturalisations et la déchéance de la nationalité allemande », il figure sur la première liste des déchéances ordonnées par le Reich allemand. Au printemps 1940, les organes de répression et de surveillance portent son nom sur la liste d'un « avis de recherche spécial » des personnes à arrêter en priorité lors de l'occupation projetée des Îles britanniques.

Le 15 février 1933, Alfred Kerr quitte Berlin pour Prague, puis pour Lugano où, le 4 mars, sa famille le rejoint. Après de brefs séjours à Zürich, puis à Paris, ils s'installent définitivement à Londres en 1935. Des années plus tard, Judith Kerr deviendra citoyenne britannique.

Le titre du récit de Judith Kerr, qui décrit ces deux années d'incertitude, intrigue.

Le lapin rose n'est autre que la vieille peluche aveugle abandonnée par nécessité au moment où l'enfant, sa mère et son frère, ont quitté Berlin. Quant à Hitler, il n'est qu'un nom qui,

selon l'auteure elle-même, s'est imposé dans le titre, comme il s'était cruellement imposé dans la vie de la famille.

Récit pionnier, disions-nous. Parce qu'il traitait d'une réalité occultée jusqu'alors, mais aussi parce que son auteure traitait les jeunes lecteurs en êtres responsables en les faisant sortir de la mièvrerie dans laquelle bien des écrivains les confinaient, des écrivains qui, pour reprendre les mots de l'écrivain allemand Erich Kästner, « n'y connaissent rien et qui, parce qu'il est avéré que les enfants sont petits, écrivent en se mettant à genoux. » ■

À lire

[1] *Quand Hitler s'empara du lapin rose*, trad. de l'anglais par Boris Moissard, l'École des loisirs, 1987 ; Albin Michel, 2018, 320 p., 14 €

[3] *Quand Hitler s'empara du lapin rose, Tome 2 : Ici Londres*, trad. de l'anglais par Antoine Lermuzeaux, Albin Michel, 2018, 448 p., 15,50 €.

[2] *Le Tigre qui s'invita pour le thé*, trad. de l'anglais par Ramona Bedescu, Albin Michel, 2018, Album, 32 p., 14,90 €



À lire

La Non-épuration en France de 1943 aux années 1950, d'Annie Lacroix-Riz

CONTRE LE COURANT

Le titre du dernier ouvrage de l'historienne Annie Lacroix-Riz « *La non-épuration* » a juste ce qu'il faut de provocation. C'eût pu être aussi « *Contre le courant* » comme le recueil de Lénine et Zinoviev de 1914-1915. Car l'historienne, dont la science des archives impressionne, nous a depuis longtemps habitués à s'inscrire à rebours de l'idéologie dominante, y compris de celle qui sous-tend l'historiographie académique.

Rappelons quelques titres évocateurs : *Les élites françaises entre 1940 et 1944 : de la collaboration avec l'Allemagne à l'alliance américaine* (Armand Colin 2016) ; *Le choix de la défaite : les élites françaises dans les années 1930* (Armand Colin 2009) et *De Munich à Vichy : l'assassinat de la Troisième République, 1938-1940* (Armand Colin 2008). *La non-épuration* en constitue une manière de suite. On sait comment, aujourd'hui, l'Occident révisé l'histoire de la Seconde Guerre mondiale. Prenez cette résolution du Parlement européen

(2 avril 2009) qui voulait faire du 23 août, jour de la signature du pacte de non-agression germano-soviétique une « Journée européenne du souvenir pour la commémoration, avec dignité et impartialité (sic), des victimes de tous les régimes totalitaires et autoritaires ». Eh bien, justement l'épuration à la Libération n'échappe pas au révisionnisme. Pour la « grande » presse et certains historiens à la mode, c'est quoi l'épuration ? Des femmes tondues ! Comme la prise de Berlin par l'Armée rouge n'est évoquée que pour les femmes violées.

Rien de tout cela n'est innocent et Annie Lacroix-Riz nous le démontre par le menu. Il s'agit de « criminaliser » la Résistance sous le prétexte d'une soi-disant « épuration sauvage » pour camoufler l'absence d'épuration réelle et le recyclage de collaborateurs – et collaboratrices ! – en honorables personnages dont certains atteindront les sommets de l'État ou de l'économie (Papon, Bousquet).

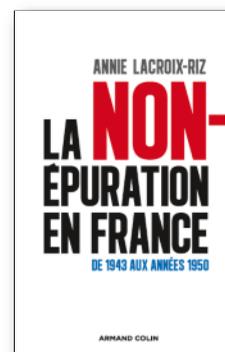
Appuyée sur des archives que d'au-

cuns délaissent, le travail d'Annie Lacroix-Riz relève de la salubrité à une époque où « l'Europe » pour sa grande « réconciliation » laisse les héritiers des SS parader de Riga à Lviv, de Vilnius la Bavière et même, ces derniers jours en Pologne. L'historienne cite Vladimir Jankélévitch, l'ancien co-président de notre UJRE : « *Demain la Résistance devra se justifier pour avoir résisté* ». *La non-épuration* invite à la vigilance. ■ BF

Annie Lacroix-Riz
La Non-épuration en France de 1943 aux années 1950, Éd. Armand Colin, Paris, 2019, 672 p., 29,90 €

NDLR : À voir, aussi sur Internet la vidéo de l'éditeur Armand Colin intitulée :

Y a-t-il eu épuration en France à la fin de la Seconde Guerre mondiale ?
www.youtube.com/watch?v=Gq4kM26VETw



ANNALE N° 20

Les Annales de la Société des Amis de Louis Aragon et Elsa Triolet poursuivent, sous le titre *Un jour du monde*, la publication des chroniques d'Aragon parues en 1939 dans *Ce Soir*. En complément, on lira dans le tome 2 un texte de François Eychart, sur les négociations militaires à Moscou en août 1939 entre le général Doumenc, l'amiral Drax et Vorochilov. Il y analyse un « mémoire » du général Doumenc rédigé en 1941 sur le déroulement de ces négociations. Il montre clairement qui voulait quoi et qui est responsable de la signature du pacte de non-agression germano-soviétique. ■

Aragon. *Un jour du monde. Chroniques de Ce soir* (2e partie)

N° 20 des Annales de la Société des Amis de Louis Aragon et Elsa Triolet. Éd. Delga, 464 p., 22 €.



EN AMÉRIQUE, AVEC ISRAËL JOSHUA SINGER OU DE LA JUDÉITÉ VÉCUE COMME MALADIE HÉRÉDITAIRE

Israël Joshua Singer est né à Bilgoraj (dans la région de Lublin) en Pologne en 1893 dans une famille très religieuse – son père était un rabbin ultra-orthodoxe. Il avait une sœur aînée, Hinde Esther (qui deviendra Esther Kreitman) et un frère cadet, Isaac Bashevis Singer. Toute la fratrie consacra sa vie à la littérature. Pendant sa jeunesse, il fait tout pour échapper à l'influence parentale. Il commence à écrire pour des journaux rédigés en yiddish à partir de 1916 [1]. En 1921, il devient correspondant du quotidien américain *Forverts* (*The Forward*). D'abord fasciné par la révolution bolchevique, il s'installe en Union soviétique avec son épouse, Genia, mais déchant vite et revient à Varsovie. Comme son frère, il décide de s'exiler aux États-Unis en 1934 et tous deux vont poursuivre à New-York leur œuvre écrite en yiddish. Il publie son premier recueil de nouvelles en 1922 (*Perl et autres récits*). Il écrit de nombreuses nouvelles et aussi des pièces de théâtre. Il fait paraître son premier roman en 1927, *De fer et d'acier*. Il y évoque l'occupation allemande de Varsovie pendant la Grande Guerre, quand il a dû travailler comme ouvrier à la construction d'un pont. Le livre lui vaut d'âcres critiques. En 1932, il achève *Yoshe le fou*, le grand roman qui le fait connaître. Il publiera ensuite nombre de romans depuis l'extraordinaire *Les Frères Ashkenazi* paru en 1936 jusqu'à *La Famille Karnovski* qui paraîtra en 1943, peu avant sa mort. À l'instar de son cadet, il continuera à écrire en yiddish, même en Amérique, jusqu'à sa mort survenue en 1944.

Et Wolf fils de Hersh devint Willy (*Vili*), paru en 1937, qui se situe entre la nouvelle longue et le roman court, a un arrière-plan autobiographique à

peine masqué : c'est l'histoire d'un jeune homme qui préfère la vie paysanne au fin fond de l'Ukraine aux études et qui se révolte contre ses parents très pieux qui observent à la lettre tous les rites du judaïsme. Il décide à la fin de fuir ce monde qui l'étouffe et d'émigrer aux États-Unis. Après de grosses difficultés pour s'intégrer dans ce Nouveau Monde si éloigné de son Yiddishland natal, notre héros, Wolf Roubine, parvient à trouver du travail dans une ferme. Il a dû surmonter bien des difficultés, la langue, bien sûr, mais aussi les mœurs et la religion. Mais on l'a accepté, bientôt on l'appelle Willy et les souvenirs de son enfance s'effacent, tout comme les nombreuses et pesantes loix juives. Il devient un Américain presque comme les autres, d'ailleurs tous émigrés, comme lui, à une date plus ou moins récente. Oubliée la rue Krochmalna, la grande artère juive de Varsovie ! Le roman est somme toute l'histoire de l'apprentissage assez heureux d'une vie libérée de toutes ces contraintes même si notre Willy demeure un être un peu à part qui ne va pas au temple le dimanche, mais son patron s'en accommode. Pourtant, avec le temps, son passé refoulé revenant peu à peu à la surface, avec une pointe de nostal-

gic, il se décide finalement à écrire à son père, qui était resté là-bas, au bout du monde. Ce dernier lui répond et l'admoneste. Un beau jour, son père vient lui rendre visite. Les retrouvailles ne sont pas des plus simples. À travers eux, deux univers s'affrontent, et cet homme bien âgé n'a renoncé en rien aux enseignements de la Torah et du Talmud. Une tension permanente s'instaure entre eux et la présence du pharmacien du village, juif lui aussi, ne fait qu'exaspérer tout ce qui les divise. Willy est tiraillé entre les bribes de souvenirs qu'il a conservées au fond de son cœur et sa nouvelle existence. Avec l'arrivée de son père, tout change : un cercle de juifs des environs viennent lui rendre visite et il finit par transformer sa ferme en une pension de famille casher pour les citoyens juifs !

Avec beaucoup d'humour – un humour très subtil – Israël Joshua Singer a décrit comment il a pu finalement se fondre dans le moule américain où des multitudes de communautés ont conservé tout ou partie de leurs traditions dans une optique typique des Anglo-Saxons, chacun vivant dans son quartier ou, dans les campagnes, dans son milieu d'origine. Willy est un personnage caractéristique : il a fui sa terre natale mais il n'en est pas moins rejoint par ses compatriotes qui ont fait le même voyage pour les raisons les plus diverses. Il a narré cette affaire dans une œuvre qui, évitant la mélancolie comme l'esprit de révolte, aboutit au constat que la judéité est une maladie héréditaire, qui engendre plus ou moins de bonheur ou de malheur selon les cas. ■

[1] NDLR Israël Joshua Singer écrit dans la presse yiddish européenne, en Ukraine pour le journal *Di Naye Tsayt* (Les temps nouveaux) puis à Varsovie au *Literarische Bletter* puis dans la revue *Khaliastra*.

Israël Joshua Singer, *Et Wolf fils de Hersh devint Willy*, traduit du yiddish par Monique Charbonnel-Grinhaus, 2016, Éd. L'Antilope, Paris, 160 p., 17 €.



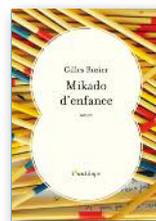
LES STIGMATES DE LA SHOAH

S'il s'agit bien ici d'un roman, il faudrait parler d'un roman de la mémoire –, d'une mémoire qui s'estompe à mesure que les années défilent les unes après les autres. L'auteur a choisi de broser à grands traits (mais avec finesse) la vie de son héros (qui pourrait n'être autre que lui-même). Tout commence à l'époque du petit collège, à Vizille, dans l'Isère près de Grenoble. Alors le récit s'arrête et les années passent. Le passé resurgit quand un ancien compagnon de classe lui écrit pour lui rappeler qu'il avait quitté l'établissement pour une affaire d'antisémitisme à l'encontre de M. Guez, un pied-noir, enseignant d'anglais, qui paraissait plus vieux que son âge. Depuis, notre narrateur était devenu un spécialiste reconnu de l'hébreu et du yiddish. Sa curiosité aiguisée, il se met à revenir sur ce passé et même au passé de la région pendant l'Occupation : le maquis du Vercors, bien sûr, *Le Dauphiné, pas encore « libéré »*, aux mains des collaborateurs. Il reconstitue alors toute cette malheureuse affaire. Avec deux amis, il avait contribué, sans le savoir, à l'envoi d'une lettre anonyme qui disait : « *Vieux Juif tu seras puni par le III^e Reich* ». Ces rémi-

niscences le poussent à remonter encore plus dans le temps de son histoire familiale. Il constate que son grand-père était arrivé de Pologne et qu'il avait été arrêté par les autorités de Vichy. Conduit dans un des cent camps français, il avait dû échouer à Pithiviers et à Beaune-la-Rolande et a en tout cas fini à Auschwitz où il est mort en juillet 1942. Il s'emploie dès lors à reconstruire le passé de son grand-père. Mais il ne parvient pas à grand chose : sa mère se cambre dans son mutisme. Les traces ont été effacées ou passées sous silence. Quant à sa grand-mère elle serait décédée chez elle en 1942, frappée par une pleurésie. Survivante, sa mère, elle, aurait été recueillie par une association juive communiste à la Libération. Tout cela bouleverse de plus en plus l'existence du héros, au fur et à mesure de ses découvertes.

Le livre est touchant, bien mené et fait bien croire qu'être juif de nos jours, c'est porter le poids des six millions de disparus de la Solution finale. ■

Gilles Rozier, *Mikado d'enfance*, Éd. L'Antilope, 2019, 192 p., 18 €.



DVD / VOD

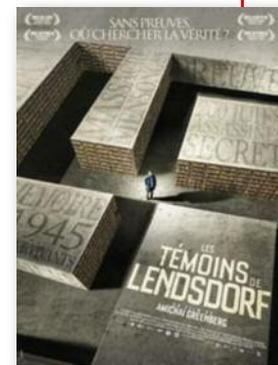
LES TÉMOINS DE LENSDFORF

« L'effacement des traces n'a jamais été un effet ou une conséquence du plan d'extermination nazi mais une des conditions de sa réalisation, et la place occupée par l'effacement des traces et la négation du crime est centrale dans la compréhension de la destruction des Juifs d'Europe. » écrivait Laura Laufer, notre critique de cinéma, dans la PNM n°364 de mars 2019 à propos du premier film d'Amichai Greenberg, *Les témoins de Lensdorf*.

Vous n'avez pu le voir en salles ? Il est encore temps car depuis le 27 août il est disponible en DVD et VOD ! ■ PNM

Bande annonce :

https://www.youtube.com/watch?v=BGxir_ujy14



DÉTOUR* d'EDGAR G. ULMER (1945) AVEC TOM NEAL, ANN SAVAGE

Toute la puissance du *fatum* élève ce film noir de série B à l'égal d'une belle tragédie. Al, pianiste de bar, part en stop rejoindre sa fiancée. Un inconnu le prend et meurt dans son sommeil. Paniqué, Al jette son corps, usurpe son identité et poursuit sa route. Il prend en stop Vera qui connaissait le mort et le menace de chantage... Ulmer choisit une narration subjective – Al se confie à nous – et ouvre le film par un flash-back prospectif. Mode narratif et puissance plastique impliquent notre émotion. Le vécu que nous livre Al de l'aventure se fonde sur sa vision angoissée et déformante du passé et de l'avenir : il se vit en coupable de morts accidentelles – celle plus tard de Vera. Ulmer restitue avec grande intensité expressive le pessimisme de son héros ou plutôt de son anti-



héros. Taciturne, sombre, Al est hanté par la menace d'être un *loser* éternel, sentiment né de son manque d'argent et de sa précarité. La pauvreté, c'est là son seul crime. De sa rencontre avec Vera naît un engrenage sordide auquel il se soumet, forgeant son propre piège. On a rarement vu au cinéma

lui-même le nœud coulant au cou. *Détour* par sa matière et sa couleur fonde la poésie du genre : noir profond. Fatal destin. ■

* La version restaurée de ce film ressort en salles le 4 septembre 2019.

créature aussi vénale, vulgaire, vicieuse, que Vera – jouée par l'excellente Ann Savage : cette sangsue vénéneuse tire sa force du sentiment de culpabilité vécu par Al, sentiment mêlé au désir probable de la tuer, s'il en avait la force !

La puissance du style singulier d'Ulmer (épure, concentration, rigueur) rend le film inoubliable et a marqué le genre : la Bibliothèque du Congrès l'a retenu parmi les 100 premiers films importants de l'histoire du cinéma américain. Film fauché d'une efficacité redoutable, construit en 67 minutes d'un crescendo où Al se passe

ULMER OU LE MEILLEUR DU CINÉMA yiddish

Edgar G. Ulmer a dirigé aux USA quatre longs métrages en yiddish. Né en 1904 à Omoulouc (Moldavie), ce juif laïque, après des études d'architecture à Vienne, travaille au théâtre pour Max Reinhardt puis, au cinéma, devient assistant de Rochus Gliese, décorateur du *Golem* (1920) de Paul Wegener et des films de Murnau dont *L'Aurore* (1927).

À Berlin, il participe avec Billy Wilder et Robert Siodmak au film *Les hommes le dimanche* [1]. Témoin des débuts du nazisme, Ulmer s'exile aux USA. Son film *Le chat noir* (1934 avec Boris Karloff, Béla Lugosi) est le plus gros succès du studio Universal mais sa liaison avec la scripte Shirley Kassler, mariée au neveu du directeur du studio, le fait évincer des studios. Shirley devient sa femme et restera sa collaboratrice jusqu'à sa mort en 1972. Banni des grands studios, Ulmer rejoint la *Poverty row* [2] : petits studios, petits budgets, tournages rapides, séries B ou films destinés à des minorités (ukrainienne, afro-américaine, juive) dont il devient le maître incontesté.

À New-York, Ulmer déjà initié aux classiques de la littérature juive par son ami l'acteur Rudolf Schildkraut, découvre le *Yiddish Art Theatre* et ses grands acteurs Paul Muni, Jacob Adler, Maurice Schwarz. Ses trois premiers films en yiddish s'inspirent de la littérature yiddish classique.

Pour *Grinè Felder* (*Green Fields* 1937), il travaille avec l'auteur Peretz Hirschbein. Tourné dans une ferme du New Jersey, l'action se déroule chez des paysans : Levi, jeune étudiant de *yeshiva*, quitte ce monde obscur et part chercher le *vrai monde* et les *vrais juifs*, ceux dont le travail manuel développe la terre nourricière. Mais dans ce monde rural, superstitions et dogmes musèlent le désir des jeunes gens.

Ce film, lumineux et lyrique, n'est pas sans rappeler parfois *L'intruse* ou *L'aurore* de Murnau. Ulmer y célèbre la vivacité des jeunes filles en fleurs, les désirs

des jeunes gens qui triompheront des conflits familiaux nés des dogmes. Le succès du film, durant six semaines, dépassa le public juif. Il rapporta le double de son coût et obtint à Paris le prix du meilleur film étranger de l'année !

Yankl der Schmidt (1938), d'après la pièce de David Pinski, fait découvrir l'art du grand cantor Moshe Oysher dans une comédie où Yankl, vaurien délégué, hésitant entre épouse et maîtresse deviendra *a mensch* !

Dans *Die Klatsche* (*The light ahead* 1939) d'après l'œuvre de Mendele Moïcher Sforim, Ulmer nous entraîne, dans la nuit noire d'un *chtel* aux côtés d'êtres fragiles, pauvres et humbles : une jeune aveugle Hodel et Fishke le boîteux. Le Conseil du village attribue le choléra qui sévit à un bain de nuit pris à la rivière



Grinè Felder (*Green Fields* 1937)

un soir de shabat par des jeunes filles et désigne Hodel et Fischke comme boucs émissaires. Des villageois et Reb Mendele réclament la venue d'un docteur et la

construction d'un hôpital, mais les rabbins préfèrent consacrer les bénéfices du village à la synagogue. Reb Mendele interroge Dieu : pourquoi tant d'obscurantisme, d'oppression et de persécutions alors que tant de menaces nouvelles – comprenez le nazisme – pèsent aujourd'hui sur les juifs ? Organisant la fuite de Hodel et Fischke, il leur donne l'espoir de pouvoir sortir de la nuit et gagner une vie meilleure en quittant le *chtel*. Le film lucide sur l'époque et le sort des juifs en 1939, possède une beauté très émouvante et, dans l'affrontement entre nuit noire et utopie de la lumière, offre une profonde vision humaniste de foi dans le progrès.

Amerikaner Shadkhn (1940 avec Leo Fuchs) hérite de la causticité de l'humour yiddish : le personnage après sept tentatives de mariage lance un nouveau business : version urbaine et moderne du marieur. Cette comédie fait la satire des nouveaux parvenus et du juif assimilé.

Le génie plastique et l'inventivité d'Edgar G. Ulmer ont su émanciper le cinéma yiddish de l'enfermement statique dominant trop souvent le genre. Ses films yiddish sont à placer au premier rang de cette production et appartiennent désormais au meilleur de la culture juive classique. ■

[1] Film emblématique de la « Nouvelle objectivité ».

[2] *Poverty Row* (« allée de la misère ») : argot utilisé à Hollywood pour désigner les petits studios de production de séries B.



Adolfo Kaminsky - UNE VIE DE FAUSSAIRE

PAR Nicole Mokobodzki

L'actualité nous proposait trois figures remarquables. L'espace manquait pour parler des trois. Nous avons choisi de commencer par ce résistant, pacifiste enragé et internationaliste convaincu, que fut et reste Adolfo Kaminsky. Nous poursuivrons dans les prochains numéros... PNM

Adolfo Kaminsky, personne n'avait entendu parler de lui et c'est la moindre des choses pour cet homme qui a consacré toute une vie à la lutte clandestine. Aujourd'hui son portrait s'affiche sur tous les murs de Paris, grâce à l'exposition que lui consacre le MAHJ [1]. Sa fille, Sarah Kaminsky a de son côté recueilli les souvenirs de son père et retracé son parcours [2]. Un parcours, sinon banal, du moins classique pour ceux du *yiddish-land*. Ses parents sont nés ailleurs, d'où son nom. Lui est né en Argentine, d'où son prénom. La famille sera passée par la Turquie avant de jeter l'ancre en France.

Né en 1925, Kaminsky a 17 ans quand il se trouver embarqué dans la Résistance. Moyennant quoi ce jeune homme au beau visage passionné va mener une vie de bénédictin.

Il est recruté aux Éclaireurs israéliens de France par une poignée de responsables de l'UGIF qui, conscients qu'avec l'UGIF « l'État français a trouvé un moyen infaillible de préparer la déportation systématique des Juifs. » [3], ont créé une section secrète pour les en sauver : la 6e section, vite en contact étroit avec les autres réseaux juifs – *Jeunesses sionistes*, OJC, OSE et bientôt les FTP-MOI. C'est une prouesse que de se procurer les listes des noms des prochaines victimes, une plus grande prouesse de fabriquer les indispensables faux-papiers et ce, dans la hâte, dans la hantise de ne pas fournir à la demande ou de commettre l'erreur technique qui signerait la contrefaçon.



Adolfo Kaminsky à 19 ans © MAHJ

« *Trois cents enfants, se souvient Adolfo, cela voulait dire plus de neuf cents documents... dans un délai de trois jours... impossible ! ...La fatigue est devenue ma pire ennemie. ...Une heure, trente vies : je n'ai pas le droit de flancher* ». Il faut produire des cartes d'identité, des livrets militaires, des cartes d'alimentation, bref tout ce qui va créer le passé que leurs titulaires vont devoir endosser pour devenir de bons français.

La chance de Kaminsky : avoir travaillé comme apprenti chez un teinturier qui, charmé par son insatiable curiosité intellectuelle, lui révèle peu à peu les secrets du métier : comment effacer une encre indélébile, comment obtenir l'exacte couleur du document officiel... Kaminsky l'ignore sans doute, mais sans la guerre, il eut fait un brillant chercheur, amoureux qu'il était de la difficulté. Il invente en permanence.

À la fin de la guerre, il sera recruté un temps par les services français. En bonne logique, il aurait dû alors cesser ses activités clandestines. C'est compter sans ces résistants juifs qui brûlent d'aller poursuivre le combat en Palestine où il ne les suivra pas. Certes il a rêvé d'un État laïque binational. Mais l'idéal n'est-il pas qu'un juif puisse vivre en paix là où il vit ? Et puis Kaminsky, pacifiste et internationaliste dans l'âme est incurablement épris de justice et de fraternité. Voilà un homme incapable de refuser son aide à une bonne cause. Il va donc fabriquer des faux papiers pour tous les mouvements de libération, tant africains que

latinon-américains qui solliciteront son concours. Et il y en avait, à Paris ! Il côtoiera de fait le réseau Jeanson et le réseau Curriel. Ces activités sont illégales, il prend de gros risques et ne l'ignore pas. D'autres vont y perdre la vie. Lui aura dû son salut dès la guerre grâce à l'observance rigoureuse des règles de cloisonnement et à une intelligence peu commune qui lui évite maints pièges où d'autres vont tomber.

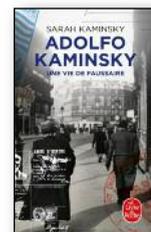
J'ai été émue d'apercevoir, au détour d'une page, ma vieille amie, Michèle Firk [3]. Née en 1937, Michèle ne supportait pas d'entendre « les gens », c'est-à-dire tous ceux qui n'ont rien fait pour lutter contre le nazisme, rabâcher, après une Libération qui ne leur doit rien, que « *les juifs se sont laissés mener comme des moutons à l'abattoir* ». Elle s'est juré, elle, de se battre. Après des études à l'IDHEC, elle part faire un film sur la révolution cubaine qui fait rêver tant de jeunes. Elle se considérera même comme une communiste cubaine et fera la connaissance de militants latino-américains. En 1968, passée au Guatemala, elle se tira une balle dans la tête pour échapper à des policiers venus l'arrêter. Merci aux Kaminsky d'avoir rappelé sa mémoire. Merci à Sarah de son beau travail. Il faut lire et faire lire ce récit de la vie d'un faussaire exemplaire. ■

[1] *Adolfo Kaminsky, faussaire et photographe*, exposition visible au MAHJ jusqu'au 8 décembre 2019 dans les Foyers de l'Auditorium, gratuit.

[2] Sarah Kaminsky, *Adolfo Kaminsky, une vie de faussaire*, Le livre de Poche, 2018, 254 p., 7,20 €

[3] Op.Cit. p. 23.

[4] Un café-librairie porte son nom à Montreuil ; sa sœur Liliane est notre fidèle abonnée.



Joseph Ponthus : À LA LIGNE - FEUILLETS D'USINE

A la ligne, sans point ni virgule un peu comme un poème en vers libres d'un étonnant premier roman autobiographique de Joseph Ponthus, qui après avoir été dix ans éducateur en Seine-Saint-Denis, devient ouvrier intérimaire et embauche dans une conserverie de poissons puis dans un abattoir.

Le lecteur y découvre la violence du monde du travail, le corps souffrant comme désarticulé par l'effort sans cesse renouvelé, l'abêtissement de la fatigue qui s'accumule. Se jeter, en rentrant chez soi sur le divan et savoir que le dimanche n'est pas un vrai dimanche parce que le soir appelle le lendemain et qu'il faudra se sortir, déjà fatigué, du lit prétendument réparateur et qu'il faudra faire et refaire les mêmes gestes dans le bruit qui semble ne s'arrêter jamais.

Le bruit mais aussi les odeurs, qui imprègnent les vêtements, le corps, celles des bulots, des crevettes. À la veille de Noël, quand les horaires de nuit sont comme des empêcheurs de rêves, et que les fureurs des chefs donnent des envies de meurtre, le narrateur découvre avec humour son droit au « détournement artisanal » : à lui les langoustes des Caraïbes où les mers sont si chaudes qu'on peut s'y baigner tous les jours sans effort, les crabes royaux.



Et la nuit, s'appropriant son usine, rêver
De repas arrosés de champagne de mon pays
Avec des gens que j'aime / Plein de gens /
À manger / À rire / À boire / À fumer.

Avant d'être confronté, dans la dernière partie du livre, à l'odeur la plus violente, aux hurlements de peur des porcs, des vaches, à la mort. Les « découpeurs » interviennent après que les « tueurs » ont fait leur œuvre. Et en dernier notre intérimaire avec un immense tuyau quand tout est encore rouge de sang et blanc de gras. Nettoyeur d'abattoir comme Apollinaire quand il écrivait du fond de sa tranchée nettoyeur de tranchée mais surtout les odeurs de la mort. Violence de l'évocation.

Tout devient répétitif (un « poème » qui n'en finit pas) comme si l'ouvrier intérimaire était lui-même une répétition quotidienne, aussi bien pour « *le café la clope une pause le café une clope* » que pour les noms des villes du Nord qu'il traverse pour son travail d'éducateur spécialisé. Les noms s'alignent sur son chemin, Dunkerque, Fécamp, Berck-sur-Mer... Étampes, Trouville, interrompues par des images poétiques, « *c'était la nuit des étoiles filantes...* » ou « *Le Mont-*

PAR JEANNE LAFON GALILI

Saint-Michel au loin attrapait les lumières du soleil couchant ».

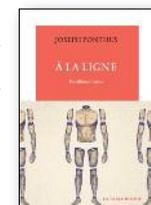
Il y a aussi l'humour de Ponthus, cet humour qui force le lecteur à se mettre de son côté, « *les ongles ont débarqué* », rire même du chapitre sur le tofu dont le début ressemble étrangement à « *Voyage au bout de la nuit* » ça a débuté comme ça « *Moi j'avais rien demandé* ».

Ouvrir un carton de vingt kilos de tofu, il se transforme en « égoutteur de tofu ». Et « fauteur de dégouts », il se répète que le tofu c'est dégueulasse et que s'il n'y avait pas tant de végétariens il ne se colletrait pas « ce chantier de fou de tofu » Et on fait comme si tout allait bien parce que « *on gagne des sous* » et qu'y a ceux qui « *taffent* » et ceux qui « *cheffent* ».

Si le lecteur est sauvé du cauchemar comme Joseph Ponthus l'est par la littérature (la poésie, l'écriture), c'est parce que *À la ligne* est aussi un livre politique. Jusqu'où peut-on supporter l'aliénation, le corps objet, le mépris ? Ce texte est bien conscient de la réalité du monde du travail, « *je ne vole rien, c'est rien que de la réappropriation ouvrière* ».

À la ligne est « un chant dédié aux prolétaires de tous les pays, aux illettrés et aux « sans dents » » un texte original avec sa double écriture, à la fois littéraire et populaire. ■

Joseph Ponthus, *À la ligne*, Éd. La Table Ronde, Paris, 272 p., 18 €



נחמן אלטמן טראַדיציע און אַוואַנט גאַרד NATHAN ALTMAN TRADITION ET AVANT-GARDE

(Suite de la Une)

par **BERNARD FREDERICK**

À Paris. Altman découvre le cubisme (*Paysage « La Ruche* » 1911*). Il est ami avec ses compatriotes Chagall, Zadkine, Soutine, Sterenberg. Emporté par le modernisme, il poursuit ses études à l'Académie russe de Maria Vasilieva. Puis il rentre en Russie en 1912. À cette époque, les juifs pour s'installer à Saint-Petersbourg devaient montrer patte blanche. Altman a ce qu'il faut : un diplôme d'« artisan-peintre en enseigne » !

À 23 ans, son art a de multiples facettes, des thèmes yiddish comme *Portrait d'un vieux juif*; *Evreïskaïa grafika* (*Graphiques juifs*), « *Shabès* »).

Pour ses *Evreïskaïa grafika*, le peintre s'inspire des stèles des cimetières juifs de sa région natale, revisitées à la manière cubiste. Cette œuvre sera présentée à Saint-Petersbourg devenue Pétrograd en 1923.

Mais le genre préféré de Nathan Isaevitch est, alors, le portrait. Le plus célèbre est certainement celui qu'il réalise de la poétesse Anna Akhmatova en 1914 dans le style cubiste.



Anna Akhmatova - portrait - 1915

Autre portrait célèbre, celui de Lénine. Ou plutôt ceux de Lénine : neuf dessins et un buste en bronze très réaliste ; un mois et demi de séances quotidiennes au Kremlin. Lénine travaillait alors à son livre « *La maladie infantile du communisme* ». Il demanda à Altman si le portrait serait « futuriste », le jeune peintre lui répondit que « *l'objectif dicte l'approche du travail* ». Ses croquis donnent du dirigeant bolchévique une image vivante, humaine et profondément psychologique,

loin des interprétations que lui ont données les générations suivantes d'admirateurs ou d'ennemis. Ce n'est pas un hasard si Altman fut invité à travailler dans le cabinet de Lénine. Dans les années post-révolutionnaires, il est devenu l'une des figures principales de la construction d'un nouvel art. Et il fut le premier des artistes à répondre à l'appel du nouveau gouvernement en faveur d'une coopération avec les personnalités culturelles : V. Meyerhold, A. Blok, V. Maïakovski et R. Ivnev...

Altman occupera des postes de direction dans les

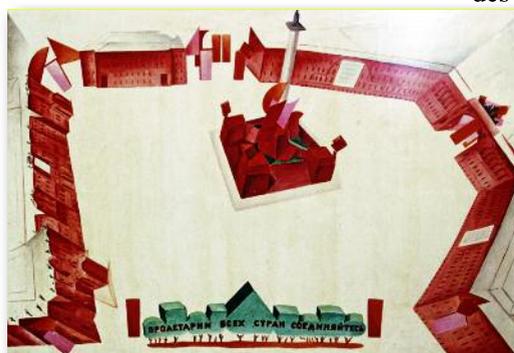


La Ruche - Paysage - 1911



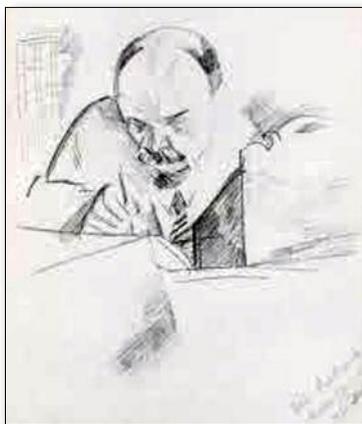
Evreïskaïa grafika

départements des Beaux-arts du Commissariat du Peuple à l'Éducation, à Moscou. Il éditera le journal *Art de la Commune* et le magazine *Flamme*. Il participera à la création du Musée de l'Art et dirigera celle du Musée de la Culture. L'artiste travaillait sur la porcelaine de propagande, peignant des plats avec des symboles soviétiques, des slogans. Le projet le plus grandiose d'agitation de masse d'Altman fut la conception de la place principale de Pétrograd pour le premier anniversaire de la Révolution d'Octobre. Les bâtiments du Palais d'Hiver et de l'état-major général entourant la place abritaient tout un système de banderoles et de panneaux et une installation abstraite « futuriste » recouvrait le bas de la colonne d'Alexandre.



Esquisse de décoration pour la place du Palais d'Hiver à Pétrograd pour le 1er anniversaire de la Révolution 1918

Altman explorait de multiples directions, allant du réalisme pictural fort à une nature morte magistrale. Il expérimentait divers matériaux : il remplace la toile par une planche, peint avec du papier collé ou du mastic, mélange de terre et de gypse. Altman a collaboré avec plusieurs théâtres. À partir de 1924, il était le principal artiste du Théâtre juif d'État (*Goset*) de Moscou. En 1925, le directeur du *Goset*, Alexander Granovski tourne un film à partir de *Menahem Mendl* de Cholem Aleikhem. Son titre : *Le bonheur juif*. Isaac Babel est l'un des auteurs du scénario. Le rôle principal est joué par Mikhoels.



Lénine

Altman réalise l'affiche. On lui doit aussi le magnifique portrait de Salomon Mikhoels, l'un des meilleurs portraits psychologiques de l'histoire de l'art soviétique.

En 1928, c'est avec le *Goset* que Nathan Isaevitch revient en France. L'artiste décide, alors, de rester à Paris avec sa femme, la ballerine Irina Degas. Il revient à la peinture au chevalet, qu'il adoucit et illumine de manière notable (*Nature morte avec un poisson rouge*, *Ville dans le sud de la France*).

Il illustre des livres pour enfants : Gogol, Marcel Aymé, les Albums du Père Castor. Il expose avec

l'Association des écrivains et artistes révolutionnaires (AEAR), fondée en 1932 et dirigée par Paul Vaillant-Couturier.

En 1933, les éditions parisiennes *Triangle* publient, en yiddish, dans leur collection *Yidn Kinstler Monografyes* une monographie de Nathan Altman, écrite par le critique Valdemar Georges (Jarocinski) et Ilya Ehrenbourg.

En 1936, Nathan Altman retourne à Leningrad. Ce sont des années sombres, celle des « purges ».

Et très vite, c'est la guerre, l'effroyable siège de Leningrad. Nathan Altman et sa famille sont évacués à Perm. Le 1er Octobre 1941, il est embauché comme décorateur principal par une troupe de théâtre réfugiée dans la ville. Les décors sont restés à Leningrad, Altman doit les reprendre à zéro : *Faust* ; *Le Prince Igor* ; l'opéra *Dans la tempête*, etc. Au cours des six premiers mois, la troupe montera 18 opéras et ballets différents.

Après guerre, Altman réalise encore *Hamlet* de Shakespeare, en 1954, au Théâtre Alexandra mais se consacre surtout à l'illustration. Il meurt à Leningrad, le 12 décembre 1970.



Altman esquisse pour un spectacle Perm 1942

Pendant le « dégel », sous Khrouchtchev, une exposition lui est consacrée (1969). Elle connaît un succès sans précédent. En 1977, une seconde exposition a eu lieu à Moscou, mais déjà à titre posthume. Nathan Isaevitch Altman est mort à Leningrad, le 12 décembre 1970.

Avant d'être évacué de Leningrad, il lui fallait, comme tout le monde, des cartes d'alimentation pour pouvoir survivre. On s'inquiéta de son « rang ». « *Je n'ai pas de rang, dit-il. J'ai un nom...* ». ■

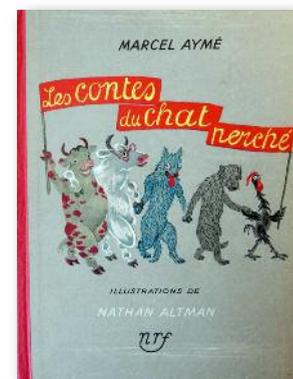
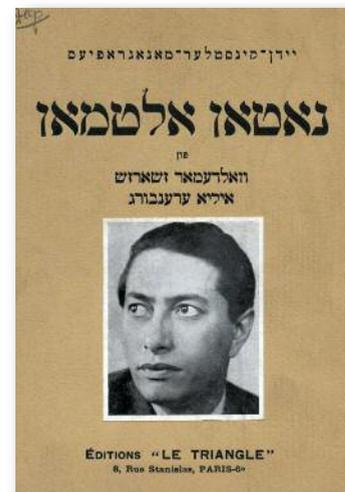


Illustration des Contes du chat perché de Marcel Aymé



Nathan Altman, monographie par Waldemar Georges et Ilya Ehrenbourg, Paris, Editions Triangle

* **La Ruche** (cité d'artistes fondée en 1902) : On verra avec intérêt sur Internet (vimeo.com/108106440) cette sympathique vidéo présentée par Jacques Kikoïne, fils de Michel Kikoïne.

Il y est question de peinture, de « La Ruche » et même du 14 rue de Paradis !!!